

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS. SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 24 NOVEMBRE 1911. 85ème Année

## "SUR LES CHAMPS DE BATAILLE".

### RECITS DE GUERRE.

Un titre vient de paraître un très intéressant volume publié par l'Association des Anciens Correspondants de journaux français qui furent chargés de suivre, au cours des cinquante dernières années—les opérations des guerres ayant été dans toutes les parties du monde. Chaque rédacteur a inséré le récit de l'épisode le plus curieux auquel il assista.

De ce livre, nous détachons ces pages saisissantes, écrites par M. Jean Carrère qui, en juin 1900, suivit du côté anglais—la guerre du Transvaal.

#### EN WAGON.

#### Le train brûlé.—Nuit dans le Voie.

Lundi, le 25 juin 1900, dans l'après-midi.

Nous sommes arrêtés pour je ne sais combien de temps en plein champs à quelques lieues de Kronstadt, dans une gare qui s'appelle Roodewal. Est-ce une gare? Un hangar vague, perdu dans la plaine, sans même une maison alentour. Les patrouilles vont voir, au tournant, si la route est libre. Précautions purement décoratives d'ailleurs, car les Boers, plus malins, attaquent par des chemins d'eux seuls connus.

Cette semaine, ils ont livré ici même une bataille acharnée, et nous regardons à l'horizon si nulle fumée ne signale une bombe. Autour de nous, les traces du combat sont d'un pittoresque superbe. La gare est détruite; les restes de deux trains absolument carbonisés demeurent encore sur la voie inverse, et le feu a tellement torré les ferrailles que celles-ci ont pris des formes irréelles et fantastiques, telles que n'en sauraient concevoir les plus audacieux forgerons.

Les bombes traînent par terre. Quelques-unes sont brisées et j'en ramasse les débris. D'autres sont intactes, n'ayant pas éclaté, et nous nous amusons à les soulever, il y en a de légères et d'autres lourdes comme des poids de luteurs de foire.

Prenez garde, me dit le colonel Hanbury Williams, si elle tombait brusquement elle éclaterait.

Fichtre!

Et je la dépose avec les précautions d'une mère qui couche son enfant.

Mais voici du papier, du papier brûlé et encore du papier. Ce sont toutes les lettres de la malle de Pretoria, tumbées, jetées au vent.

Elles sont là, les pauvres missives de mères, d'ouvrières, d'amantes, de sœurs. Elles viennent d'Angleterre, du Canada, d'Australie, d'où encore? Chères penées innocentes, tendresses lointaines, trésors inimitables des cœurs inquiets, elles aussi ont dû subir les rigueurs de la guerre, et les larmes des mères, les cris des femmes, les encouragements émus des amantes n'arriveront jamais vers les êtres chéris...

Avec mon confrère Amery, du "Times", nous en ramassons quelques-unes, les moins brûlées, et nous les partageons. Ce sont tantôt des sourires, tantôt des larmes, et toujours des efforts d'héroïsme pour supporter la cruauté de cette séparation si longue et reconforter le pauvre Tommy, si loin de tout...

Je recueille quelques-unes à tout hasard... et je pense, hélas! que mes pages volantes, griffonnées dans le ca me d'une halte, au milieu d'un camp ravagé par la guerre, ne parviendront jamais peut-être en France, et seront à jamais perdues, comme tant d'autres lettres de France que j'attends toujours dans ma course à travers ce désert en feu...

Forché est formel, il faut rester ici jusqu'au matin. Il y a dans notre convoi quelque chose de plus précieux que nos personnes, évidemment: c'est d'abord la dépêche que le colonel Hanbury Williams porte à lord Roberts, et les vivres dont le train est chargé. Avec la nuit, sans lune, on ne peut voir les ravages de la voie.

Voilà donc pour la nuit à Vrededorf!

Le soleil vient de se coucher. Accoudé sur la galerie du wagon, je regarde vers l'immense horizon la large ligne de pourpre et de rose que le roi du jour a laissée sur la terre silencieuse. Pas un arbre, pas une maison, rien que le sable imprégné de sel où, ça et là, sortent du sol impuissant quelques touilles maigres de salicornes. Au loin, des collines, à peine hautes comme des dunes; elles ont la forme de tables, comme tous les monts de cette Australie australe; et comme elles se suivent à de réguliers intervalles, on dirait sur le ciel une rangée de tentes aux fabuleuses proportions. La pourpre, l'ocre, le rose et l'or du soir s'épanchent derrière ces collines et montent graduellement jusqu'au pâle azur de la nuit naissante, où la seule Vénus, splendide, vient annoncer les étoiles à venir.

Peu à peu, le violet succède à l'ocre, le rose se change en opale; dans l'azur plus sombre, les constellations s'assemblent, et une grande route blanche, poussiérée de millions de mondes, va des collines de la terre aux astres de la Croix du Sud.

Une paix solennelle descend en moi de ce paysage sans bornes où se réveillent à mes yeux tous les souvenirs des idylles bibliques, et les tentes d'Abraham, et les troupeaux de Jacob, et les fontaines d'Elzézer, et là-bas, tout seul dans l'espace, l'arbre, où, par un soir pareil, le vieillard, en pleurant, vit revenir l'enfant prodigue, dont les haillons attendaient la nuit...

Mais voici qu'en me retournant j'aperçois, de l'autre côté de la voie, des centaines de foyers rougés d'où monte une épaisse fumée. Des silhouettes passent dans la lumière de ces feux, et l'on voit des taches sombres qui sont des troupeaux de chevaux. Je reconnais, à la ligne des casques, les soldats d'Angleterre qui diment au loin. Tommy mange son biscuit du soir et boit son thé.

Lorsque les tentes se profilent dans la lumière, on voit, autour d'elles, dans la terre, de longues lignes noires qui sont des fers de lances. Adieu l'idylle! Adieu les rêves bibliques et les vieillards patriarcaux; j'ai devant moi la jeune humanité qui lutte!

Et là haut, vers l'occident, sur la colline où toute trace est morte du soleil couché, peu à peu s'allument aussi, de loin en loin, des flammes. Sont-ce des soldats anglais partis en avant-garde? Ou bien les Boers ont-ils porté leurs avant-postes jusque-là? L'interrogé on ne sait pas; et chacun, anxieusement, regarde...

Foyers tragiques qui troublez la paix de cette nature silencieuse, soir de guerre, où, de minute en minute, peuvent éclater les passions tonnantes, d'où vient que, devant vous, je ne sens naître en moi d'autre sentiment que celui d'une pitié sans limites, et d'un amour tellement vaste, que mourir pour lui me semblerait commencer de vivre!

Où, je vous aime, braves petits Tommies, qui, loin de votre verte Ecosse, de votre doux pays de Galles et de vos golfes d'Angleterre, attisez tranquillement, tandis que des bombes vous guettent peut-être, le feu paisible où bout votre thé; je vous aime, pauvres enfants inconnus d'une race qui n'est pas la mienne, et qui, pour cette race et sa destinée à vos yeux obscur, venez trouver ici le froid, la fatigue, l'exil et, s'il le faut, la mort; je vous aime, pour votre jeunesse souriante au milieu même de cette conquête, pour

l'humilité de votre bravoure et pour l'innocence de vos foyers.

Et vous, lâchant simplement l'ennemi dont le destin a fait les champions du droit des races, je vous aime et je vous admire pour le calme de votre résistance pour la force trouvée par vous dans cette terre arrosée de votre sang, pour l'imperturbable assurance avec laquelle vous tenez tête aux nombreux soldats venus de cette Europe dont vous ne connaissez que le renom; je vous aime, farouches chasseurs qui, dans un moment peut-être, serez des chasseurs d'hommes, et qui, pareils à ce pauvre Tommy que vous tuez, héroïquement, sans le savoir, au grand flux et reflux qui soulève à cette heure, le sort inquiet de notre humanité.

Et dans cette nuit brillante d'étoiles, dans ce désert plein de feux menaçants, dans cette halte, où chaque seconde qui va venir est annoncée par les battements de nos cœurs, je sens en moi je ne sais quel vertige monter de la terre et tomber du ciel, à penser qu'en ce vaste pays, je suis, par le hasard du voyage, le seul peut-être à n'être point troublé par les passions de hommes, et j'écoute grandir, dans cette rapide minute, la conscience de la planète en tourment...

#### Dans une tranchée anglaise.

Eland's Rivers, août 1900.

"Gardez-vous là, me dit le lieutenant capitaine T. S. Wood. Et ne bougez pas, ne vous levez pas, ne sortez pas jusqu'à la fin."

Je me glisse, en effet, en rampant sur le sol, jusqu'à la tranchée profonde, véritable forteresse de terre, derrière laquelle les soldats tirent à feu roulant.

Il est deux heures. Le soleil tape implacablement sur ma nuque et me rôtit tout doucement le dos. Mais je me moque bien du soleil! Il y a là-bas, en face, sur la colline, un autre feu qui, moins cuisant, me préoccupe d'autre manière.

Je voudrais dire l'émotion que je ressens; mais les mots me manquent. Il y a des frissons mystérieux de notre être dont nulle parole humaine ne peut traduire le tremblement.

Est-ce la peur? Je ne crois pas. "Quel est celui qui n'a jamais eu peur?" disait Ney, qui s'y connaissait. Je ne prétends pas être un poltron, et si c'était vraiment la peur, je le dirais carrément, trop heureux de m'en tirer par cette explication fort simple.

Mais non, ce n'est pas la peur. Non pas que je veuille passer pour un foudre de guerre, mais tout bonnement, parce qu'en réalité je ne risque quasiment rien.

La tranchée est profonde le plus d'un mètre; en avant, face à l'armée adverse, il y a un terrassement tellement épais que les boulets eux-mêmes ne le pourraient démolir; et la seule chance d'accident est qu'un obus vienne juste à tomber dans le trou, ce qui est, d'après la trajectoire, à peu près impossible. Rue Drouot ou place de la Madeleine on court plus de périls.

Et le paisible bourgeois qui prend un sàpin à la course pour aller de l'Opéra au Gymnase, à travers les carrefours des évasés, est plus héroïque, assurément.

Si bien qu'un de mes confrères m'affirmait, sans paradoxe, que nous étions venus sur les champs de bataille pour éviter les dangers de mort.

Et cependant je suis remué dans tout mon être, et j'ai la gorge sèche et comme étranglée, et ma poitrine est haletante, et ma jumelle tremble dans ma main; tandis que des jets glacés semblent tomber de ma nuque à mes talons.

C'est qu'en réalité j'assiste pour la première fois à un drame terrible, un drame dans lequel je ne suis pas accaparé par le souci de moi propre, mais que j'en demeure un des très rares spectateurs.

Et si jamais vous avez senti votre cœur battre à l'audition d'une tragédie palpitante; si jamais les imaginaires périls évoqués par les poètes ont agité vos fibres; si même vous avez regardé, au milieu du silence d'une foule angoissée, le matador tête à tête avec le taureau, imaginez ce que doit être cette émotion, mul-

tipliée à l'infini, pour celui qui, impartial et immobile, assiste à la lutte de soldats contre soldats, de peuple contre peuple, d'humanité contre humanité.

Là-bas, où partent des flecons de fumée, derrière ces rochers que j'entrevois à travers les trous de la tranchée, il y a des hommes que je n'aperçois pas, que je ne connais pas, mais que j'aime profondément, parce qu'ils défendent leur sol, leur liberté, leur avenir, et, près de moi, à portée de main, dans le même creux de la terre, d'autres hommes que je ne connais pas non plus, mais près de qui je vis depuis des mois, dont j'ai mesuré la résignation et les souffrances, que je plains de tout mon cœur, et que je vois exposés à mourir pour leur lointaine patrie, pour un but obscur dont ils ne savent rien, sinon que leur race y est engagée.

Et c'est bien, en effet, la plus émouvante des tragédies, à laquelle j'assiste, celle où le sang est annoncé par les battements de nos cœurs, je sens en moi je ne sais quel vertige monter de la terre et tomber du ciel, à penser qu'en ce vaste pays, je suis, par le hasard du voyage, le seul peut-être à n'être point troublé par les passions de hommes, et j'écoute grandir, dans cette rapide minute, la conscience de la planète en tourment...

Mais, chose étrange! voici que peu à peu, à mesure que l'action se précipite, mon émotion première disparaît pour faire place à une curiosité de sports-man assistant à un jeu, ou de spectateur qui, oubliant le drame, s'amuse à étudier les gestes des acteurs.

Ah! comme je comprends maintenant l'endurcissement des militaires professionnels, et cette sorte de passion des batailles, par quoi les grands généraux en arrivent à précipiter hommes contre hommes, avec la volupté secrète d'un joueur d'échecs, qui prévoit et reverse. L'avance, les combinaisons de son adversaire!

Quel fonds de cruauté y a-t-il donc en nous, quels incépissables souvenirs de luttes séculaires, quel arrière de haines farouches, pour que tous nos bas instincts se réveillent en présence de combats, comme ceux d'un chien qui ne peut voir une mêlée entre ses semblables, sans s'y précipiter aussitôt?

Pourtant, ici, ce n'est pas un de ces grands chocs de masses humaines où l'individu semble disparaître dans les mouvements d'ensemble, tels que les historiens en racontent des guerres de l'Empire, par exemple, ou des anciens combats durant lesquels on luttait corps à corps.

On ne voit pas l'adversaire. On le devine seulement à la fumée et au bruit des canons, et quand la fusillade n'a pas commencé, on ne sait même encore où se cache le gros des troupes.

Quant à ceux au milieu de qui je me trouve, ils sont dispersés de tranchée en tranchée ou bien couchés tout le long, à même la terre, et je ne vois d'eux que ceux qui sont près de moi. Ah! les grandes charges héroïques, les hommes luttant souille contre souille, les lances en avant, les baïonnettes croisées, les chevaux écumant les chevaux, tout ce pittoresque des batailles d'autrefois! Fini, je crois, et relégué dans les musées avec les armures et les fleches; plus de splendeur dans la guerre, plus de décendance à mener la fin des guerres, inutiles, en effet, puisqu'elles n'ont plus même de beauté!

Avec ma jumelle, qui maintenant ne tremble plus, je regarde, à travers la petite ouverture de la tranchée, les obus de Birk partir, voler et tomber. Le bruit qu'ils font ressemble au sifflement plongé d'une barre de fer rouge lourde dans l'eau, mais augmentant au lieu de diminuer. Puis, quand la bombe éclate, cela fait un tapage sec, vif, on parfois répété comme des ferrailles qui se heurtent.

Mais je remarque que le plus grand nombre des obus n'éclatent pas. Est-ce défectuosité de confection? Sont-ils mal tirés? Sont-ils trop vieux? Ignore. Mais la plupart arrivent, tombent à terre, font fusée par le haut sans lancer le moindre projectile, et l'on peut, après chaque escarmouche, en ramasser d'absolument intacts.

Ceux des Anglais passent par-dessus nos têtes, et chaque fois leur giclement me fait relever le front. Puis, ce sont les coups secs

## DEPECHEES Télégraphiques

### Beattie sera électrocuté ce matin.

Richmond, Vie., 23 novembre.—Henry Clay Beattie, qui sera électrocuté vendredi matin à l'aube, a passé sa dernière journée en prison sans se départir une minute du calme et du sang-froid dont il a fait preuve depuis le jour de son arrestation.

Il s'est levé à 7 heures du matin, après une bonne nuit de sommeil, et a reçu dans le courant de la journée plusieurs visites, entre autres de son père et de son frère, du Rév. John J. Fix et de ses avocats.

Les parents et les avocats de Beattie sont d'avis qu'il ne fera pas d'aveux au dernier moment et qu'il emportera son secret dans la tombe.

Le conseiller spirituel du condamné, le Rév. Fix, est d'un avis contraire, et croit que Beattie parlera le moment venu. "S'il est coupable, je suis à peu près certain qu'il reconnaîtra son crime", adit le Dr. Fix, car mourir le mensonge aux lèvres serait un sacrilège, et Beattie a fait sa paix avec le Créateur.

D'autres personnes croient que ce qui a empêché et empêchera Beattie de faire des aveux, est la crainte de causer une trop grande douleur à son vieux père qui jamais une seule minute n'a douté de l'innocence de son fils. Ces personnes concluent que le condamné ne voudra pas à la dernière minute causer ce suprême desespoir au vieillard et tiendra à lui conserver son illusion.

M. Beattie, père, a fait encore une dernière tentative auprès du gouverneur Mann pour obtenir un sursis, mais celui-ci s'est montré inflexible et a déclaré que la loi suivrait son cours. Donc à moins qu'un changement ne survienne à la dernière minute dans l'opinion du gouverneur, Beattie sera exécuté ce matin au soleil levant.

Cleveland, 23 novembre.—Un journal quotidien de cette ville, publié en langue hongroise, le "Szabadsag", a reçu hier soir une lettre datée de Cleveland et signée "Rudolph" par laquelle son auteur déclare qu'il est l'assassin de Mme Beattie et donne des détails assez précis sur son prétendu meurtre.

Edit "Rudolph" affirme que Beattie l'avait rudoyé et qu'il pour se venger il s'était caché sur le bord de la route sachant que les

## Accident de chemin de fer en France.

### UN PONT S'EFFONDRE AU PASSAGE D'UN TRAIN DE VOYAGEURS.

Le 23 novembre, à 10 heures, un accident, qui a coûté la vie à une soixantaine de personnes, est survenu ce matin sur le réseau de l'Etat à Montbrion-Belais, département de Maine-et-Loire.

Un pont traversant la rivière Touet, près de cette dernière localité, s'est effondré au passage d'un train de voyageurs. Le convoi a été précipité d'une hauteur de vingt pieds dans les eaux de la rivière démesurément enflée par les récentes pluies.

Quelques-uns des voyageurs, après avoir réussi à s'échapper par les fenêtres des wagons où ils étaient enfermés, furent entraînés par le rapide courant et se noyèrent avant l'arrivée des secours.

Quelques autres plus heureux réussirent à atteindre à la nage les arbres partiellement submergés, qui bordent la rive et à s'y accrocher en attendant d'être secourus.

On ignore encore le chiffre exact des victimes, mais on le porte entre 50 et 60.

Le train était parti d'Angers ce matin, avec une centaine de voyageurs, la plupart à destination de Poitiers. Il marchait à

un pont et rien n'avait fait prévoir la catastrophe, lorsque soudain un terrible craquement se fit entendre et avant que les voyageurs fussent revenus de leur surprise, ils se trouvèrent plongés dans les eaux glacées de la rivière. Des scènes terribles se déroulaient.

Les malheureux enfermés dans les wagons poussaient des cris d'appel, cherchant à briser les parois de leur prison. La brusque inondation de ces jours derniers ayant enlevé toutes les embarcations qui en temps ordinaire sont amarrées sur le bord de la rivière, les habitants du voisinage ne purent organiser que très lentement les secours. Des cordes et des perches furent lancées à ceux des voyageurs qui avaient réussi à se maintenir à flot, et de cette manière une cinquantaine environ purent être sauvés.

Une enquête a immédiatement été ouverte pour établir les causes de l'accident. On présume que les piles du pont avaient été minées par l'inondation, et qu'elles ont finalement cédé au passage de convoi.

deux époux devaient y passer en automobile. Au moment où la voiture arrivait en face de lui, il fit feu et la charge atteignit Mme Beattie au lieu du mari.

On présume que cette lettre est l'œuvre d'un fumiste ou d'un fou et on n'y attache aucune importance.

#### Nouvelles banques postales.

Washington, D. C., 23 novembre.—Les bureaux de poste suivants ont été désignés aujourd'hui comme banques d'épargne, l'ordre devenant effectif le 21 décembre. Louisiana; Arabi. In-

dependence; Mississipi; Brookville; Philadelphia; Wiggins; Witona.

#### Entre Italiens.

Chicago, 23 novembre.—Deux italiens ont été tués et un troisième mortellement blessé, la nuit dernière, dans une rencontre avec quatre ou cinq de leurs compatriotes. On croit que les trois victimes faisaient partie de la "Main Noire" et cherchaient à obtenir de l'argent lorsqu'ils ont été attaqués par ceux qui voulaient faire chanter. Ces derniers ont pris la fuite.



**An Cycliste Français**  
Bicyclettes, Motocyclettes,  
Automobiles et Accessoires  
**M. ZILBERMANN**  
924 RUE CANAL  
PHONE MAIN 1781.

Bicyclettes pour enfants, demoiselles et grandes personnes, avec derniers perfectionnements, à des prix défiant toute concurrence. Nous réparons vos Bicyclettes à des prix raisonnables. Nous cherchons et défilons vos Bicyclettes sans frais. A vant d'acheter ou de réparer, consultez-nous et vous serez satisfait.



**JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES**  
123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville.

Nous prenons plaisir à attirer l'attention de nos nombreux amis et clients ainsi que du public en général sur les très Grand et Nouveau Stock Artistique et bien assorti de Meubles de tout dernier genre et de styles qui ne pourraient manquer de plaire même aux plus difficiles. Tout ce que nous demandons c'est que vous veniez examiner nos marchandises et en voir le prix. Nous garantissons qualité et prix. Notre stock d'automne est extrêmement beau.

**FRANCIS MAESTRI.** **PAUL MAESTRI.**

**FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,**  
LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHÉ EN VILLE.  
Au coin des Rues Remparts et Iberville. Phone Main 948  
174 COL. NEGAIN. LE GRAND. PAS DE SUCURALE